



HAL
open science

La pluriactivité dans les sociétés rurales. Approche historiographique

Annie Antoine, Martine Cocaud

► **To cite this version:**

Annie Antoine, Martine Cocaud. La pluriactivité dans les sociétés rurales. Approche historiographique. Gérard le Bouedec, François Ploux, Christophe Cérino, Aliette Geistdoerfer (dir.). Entre terre et mer : sociétés littorales et pluriactivités (XVe-XXe siècle) : actes du colloque tenu à l'Université de Bretagne Sud-Lorient les 17, 18 et 19 octobre 2002, Presses universitaires de Rennes, pp.13-33, 2004, Histoire (Rennes), 2-86847-999-5. halshs-04613262

HAL Id: halshs-04613262

<https://shs.hal.science/halshs-04613262v1>

Submitted on 15 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La pluriactivité dans les sociétés rurales Approche historiographique

Annie ANTOINE

Professeur d'histoire moderne
Université Rennes 2 Haute-Bretagne – CRHISCO

Martine COCAUD

Maître de conférences
Université Rennes 2 Haute-Bretagne – CRHISCO

À la différence des géographes et plus encore des sociologues, les historiens ruralistes n'ont pas beaucoup utilisé le concept de pluriactivité ; si l'on exclut les travaux récents concernant les espaces littoraux, les autres, et tout particulièrement ceux qui concernent le monde rural, abordent avec des clés différentes le sort de l'homme aux plusieurs métiers. Le constat que faisait Ronald Hubsher en 1988 reste presque entièrement d'actualité : « Largement inscrite dans l'espace rural, la pluriactivité est une donnée permanente et structurelle des campagnes françaises... Pourtant la pluriactivité n'a pas constitué un champ d'étude spécifique pour les historiens. Certes, nombre de travaux consacrés au monde rural y font référence, mais de manière allusive et quasi fortuite¹. » On reconnaît implicitement que, dans les sociétés anciennes, l'exercice de nombreuses professions pouvait s'accompagner du travail de la terre, mais on raisonne le plus souvent comme si la monoactivité était la norme. Le versant agricole de la vie des individus est toujours traité de façon allusive : la culture de la terre n'est pas une activité sur laquelle il apparaît nécessaire de s'appesantir quand elle constitue un complément de revenus. Les historiens de l'artisanat, de la protoindustrialisation, de l'industrialisation ont peu évoqué le versant rural de la pluriactivité. Inversement, ceux du monde rural ont souvent regardé l'activité complémentaire de nombreux agriculteurs comme un simple travail d'appoint, imposé par la pauvreté. Pour les uns comme pour les autres, l'articulation entre les deux activités, rurale et artisanale, est le plus souvent

1. GARRIER (Gilbert), HUBSCHER (Ronald) (dir.), *Entre faucilles et marteaux : pluriactivités et stratégies paysannes*, Lyon/Paris, Presses universitaires de Lyon/éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1988, 242 p. Présentation : Ronald Hubscher, citation p. 7.

ignorée : les historiens ont reconnu et identifié la double activité mais ils n'ont pas travaillé à partir du concept de pluriactivité. La consultation de la base bibliographique « sudoc » donne trente et une réponses seulement lorsque l'on interroge sur « pluriactivité » et huit réponses pour « pluriactivité rurale² ». Beaucoup d'ouvrages connus pour aborder cette question ne « sortent » pas, c'est le cas notamment de tous ceux qui traitent de protoindustrialisation. Ceci montre que les auteurs (et les bibliothécaires) ne pensent pas à la pluriactivité pour choisir les mots-clés.

Et cependant, la question des ruraux exerçant une double activité peut être considérée comme assez bien connue, surtout pour les XIX^e et XX^e siècles. On peut recenser un très grand nombre d'ouvrages abordant cette question dans des contextes variés. Ce sont ces contextes que cette communication va tenter d'évoquer, tout d'abord en recensant les types d'ouvrages qui traitent de la pluriactivité et ensuite en analysant l'évolution des approches. La question de la pluriactivité a été largement traitée par les historiens ruralistes en termes d'individu ou de groupe social mais elle a été peu pensée en terme de stratégie familiale. L'histoire du genre permet certains renouvellements en mettant l'accent sur le fait que les stratégies de pluriactivité sont à considérer comme familiales plutôt qu'individuelles.

Bilan historiographique

Une question d'actualité

La pluriactivité est perçue actuellement comme un des moyens pour maintenir la population dans des espaces ruraux en voie de dépeuplement³. En 1981, l'Association des Ruralistes français avait organisé un colloque sur la pluriactivité dans les familles⁴. Au cours des dix dernières années, plusieurs études ont été commandées sur cette question par les autorités nationales ou locales : DATAR, INSEE, ministère de l'Agriculture... Ces enquêtes concernent les régions de montagne⁵, la création d'emploi dans les régions rurales et dans l'agriculture en particulier, le travail des femmes⁶. Une partie d'entre elles porte sur le droit du travail et notamment la ques-

2. Interrogation pratiquée en septembre 2003 : <http://www.abes.fr>.

3. BICHE (Philippe), GERBAUX (Françoise), LE MONNIER (Jean) et PERRET (Jacques), *Créer son emploi en milieu rural : les chemins de traverse de la pluriactivité*, Paris-Montréal, L'Harmattan, coll. « Alternatives Rurales », 1996, 172 p.

4. *La Pluriactivité dans les familles*, textes réunis et présentés par François CLERC, Philippe LACOMBE, Henri MENDRAS et Claude MESLIAND, colloque de l'Association des ruralistes français, 1981, L'Isle-d'Abeau [Isère], Paris, AFE, 1984, 343 p.

5. *La pluriactivité en Savoie : les combinaisons d'activités des agriculteurs, des commerçants et artisans, et des professions libérales : rapport de synthèse*, DATAR-Commissariat au massif des Alpes du nord, MAITEUDI (Emmanuel) et PERRET (Jacques), Saint-Martin-d'Hères, CEMAGREF-INERM, 1989, IV-35 p.

6. *La pluriactivité en milieu rural et le rôle de la femme dans sa viabilité*, actes du colloque du 27 juin 1995. (Colloque réunissant des responsables socio-économiques locaux et nationaux et des partenaires européens, organisé à Montauban, 1995, [s.l.], non paginé, 30 p.)

tion du cumul retraite-emploi. Géographes et sociologues répondent aussi à cette demande et font de la pluriactivité contemporaine un objet d'étude et de réflexion⁷. Dans tous ces travaux récents, la pluriactivité, qui n'est pas uniquement celle des agriculteurs, est présentée le plus souvent sous l'angle familial plus qu'individuel ; elle est celle d'un foyer et elle correspond souvent à l'activité de la femme. Mais cette approche n'est pas celle des historiens : elle constitue une réponse aux caractéristiques contemporaines de l'emploi et n'a pas d'arrière-plan historique.

Les historiens du monde rural et la pluriactivité

Les sources classiques de l'histoire sociale sont peu prolixes. L'histoire rurale classique, issue de l'École des *Annales*, calcule des prix et des productions, étudie les structures agraires et les hiérarchisations sociales, mais elle évite la pluriactivité. En France en effet, l'histoire sociale est une macro histoire qui raisonne sur les groupes et non sur les individus⁸. C'est une histoire sérielle qui classe et qui compte en travaillant à partir de catégories prédéfinies. Le courant de la micro histoire a de ce fait ironisé sur ces boîtes dans lesquelles les historiens ont enfermé tous les individus⁹, et dont le contenu aurait été défini en fonction de critères bien discutables : la profession, mais aussi l'honorabilité, la richesse, le tout comprenant une bonne part de la subjectivité de l'historien. Pour la commodité de l'exercice, il était évidemment préférable de disposer d'individus exerçant une seule profession à la fois, ou bien auxquels on reconnaissait une profession principale. L'homme aux multiples métiers était trop difficile à faire entrer dans les cases qu'avaient fabriquées les historiens. De même que la démographie a fait principalement l'étude des populations stables, l'histoire sociale a préféré les individus à la profession bien déterminée à ceux exerçant en même temps, successivement, alternativement plusieurs métiers. Il est vrai que les sources utilisées pour faire cette macro histoire sociale sont peu prolixes sur cette question. Qu'il s'agisse des rôles fiscaux utilisés pour l'époque moderne ou des recensements du XIX^e siècle, encore plus pauvres en matière de typologies sociales, leurs rédacteurs avaient le même objectif que l'historien de la seconde moitié du XX^e siècle : disposer de critères simples de classement des individus.

Et pourtant, la pluriactivité existe et certains documents, ponctuellement, en donnent la mesure. C'est le cas pour la paroisse de Juvigné-des-

7. SIMON (Anthony), *La Pluriactivité dans l'agriculture des montagnes françaises : un territoire, des hommes, une pratique*, Clermont-Ferrand, CERAMAC, VIII-515 p. ; WEBER (Florence), *Le Travail à-côté : étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, EHESS, 2001, 212 p. Doctorat de sociologie, EHESS, 1986, ALTHABE (Gérard) (dir.).

8. BÉAUR (Gérard), « Les catégories sociales à la campagne. Repenser un instrument d'analyse », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 1999, 1, p. 159-176.

9. LEPETIT (Bernard) (dir.), *Les Formes de l'expérience : une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995, 337 p.

Landes, située à la frontière du Maine et de la Bretagne. Fort classiquement, les rôles de taille de la seconde moitié du XVIII^e siècle n'y laissent rien deviner. Mais il existe, dans un chartrier, un document non daté et dont la finalité n'est pas connue qui donne une liste des habitants de la paroisse (le bourg et la campagne) avec toutes leurs professions¹⁰. Pour la campagne, 50 habitants sont cités, sept ont une double activité (commerce et artisanat ou bien deux activités artisanales). Dans le bourg, la pluriactivité est encore plus flagrante : dix des 32 habitants ont au moins deux professions : tisserand et marchand de bois, cabaretier et maître tisserand, faiseur de chaux et ouvrier au bois... Mais certains ont beaucoup plus de deux activités : Julien Baudet est cabaretier, mais aussi maître tisserand, marchand de bois, boucher et « marchand de peaux en poils » ; Pierre Guiard est débitant d'eau de vie et de mousseline, mercier, épicier ; le plus actif est incontestablement Julien Piolin : débitant d'eau de vie, maître tisserand, marchand de bois, il est aussi marchand de cuir, mercier et épicier. On peut également évoquer ce personnage du haut Maine, Claude Cohergne¹¹, dont l'inventaire après décès, établi en 1776, révèle qu'il est propriétaire de quelques terres qu'il donne à bail et pour lesquelles il fait aveu, qu'il en prend d'autre en location ainsi que le « petit lieu » qu'il habite, qu'il a criblé des blés, fait des journées de maçon, qu'il achète « différentes marchandises », du pain, des fagots, des souliers, du fil et des poulardes, des marrons, qu'il fait travailler des maçons, qu'il a fait faire des journées à bêcher, qu'il a fait ferrer son cheval... Le notaire qui a rédigé l'acte l'a identifié comme journalier. Il est évident que ceci ne rend pas compte de la totalité de son activité et encore moins de sa situation sociale.

Même si on laisse momentanément de côté la question de la difficulté qu'il y aurait à faire des statistiques sur cette question, tenter d'étudier la pluriactivité pose d'abord un problème de sources, au moins pour toutes les époques pour lesquelles il n'est plus possible de faire d'enquêtes. On peut la trouver dans les annuaires et les différentes enquêtes statistiques qui ont été faites au XIX^e et au début du XX^e siècle. Pour la faire apparaître à l'échelle individuelle, il n'a guère que les inventaires après décès qui révèlent les outils ou les papiers évoquant des activités multiples. Ils permettent de faire apparaître le phénomène mais pas de le mesurer, encore moins de l'interpréter.

Les travaux des historiens

Pour les périodes moderne et contemporaine, il existe des travaux qui ne portent pas spécifiquement sur la pluriactivité du monde rural mais qui

10. Arch. dép. de la Mayenne, Chartrier de Fresnay, 1 Mi 142 R 30.

11. SOLNON (Jean-François) (dir.), *Sources d'histoire de la France moderne, XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècle*, Paris, Larousse, 862 p. (cf. p. 756-759).

permettent cependant de l'évoquer. Ce sont d'abord ceux des géographes de la première moitié du XX^e siècle : travaux régionaux décrivant les modes de vie ruraux, avant les grandes mutations de la seconde moitié du XX^e siècle, alors que l'exode rural et l'urbanisation apparaissent comme des menaces pour cette société « traditionnelle » et l'économie à laquelle elle est associée. Une partie des thèses d'histoire rurale réalisées dans les années 1950-1970 présentent partiellement les mêmes caractères que ces travaux de géographie¹². L'analyse sociale y est essentielle, menée dans un cadre régional ou départemental. On y rencontre des paysans qui peuvent, accessoirement, faire un second métier.

Les travaux de démographie, lorsqu'ils abordent la question des migrations, laissent aussi imaginer l'existence de la pluriactivité. En effet, les migrations temporaires ou saisonnières, reposent souvent sur la pratique d'une double activité : « Tous des paysans » écrit Abel Poitrineau dans *Remues d'hommes*, mais des paysans qui sont aussi scieurs de long, maçons, ramoneurs, chaudronniers, cordonniers, colporteurs¹³... On a, dans cet ouvrage, une réelle approche de la pluriactivité même si le terme n'y est pas employé. À côté de chapitres fort classiques sur les migrations (comment se fait le voyage, quels sont les métiers pratiqués, qui sont les migrants...) on trouve une étude des liens existants entre le système économique montagnard et la migration saisonnière : une analyse du lien entre pauvreté et migration, une étude sur ce que les migrants font de l'argent qu'ils ont amassé et enfin un chapitre sur le rôle de cet argent pour l'économie locale. C'est bien le « dualisme fonctionnel du montagnard, alternativement paysan et ouvrier migrant¹⁴ » et ses conséquences sur la société montagnarde tout entière qui constitue l'objet de cet ouvrage. Pour des époques plus proches, on retrouve incidemment ces pluriactifs dans l'ouvrage de Paul-André Rosenthal¹⁵. Mais il est bien clair que le but de ces auteurs est d'étudier les déplacements de population, et pas la pluriactivité rurale.

Il en est de même dans le travail récent d'Alain Belmont sur les artisans du Dauphiné au XVIII^e siècle¹⁶ : on imagine bien que ces artisans qui vivent en milieu rural travaillent partiellement la terre, mais le lien entre ces deux

12. Ces ouvrages tant d'histoire que de géographie sont répertoriés dans : MORICEAU (Jean-Marc), *La Terre et les paysans aux XVII^e et XVIII^e siècles. Guide d'histoire agraire*, Rennes, Association d'Histoire des Sociétés Rurales, coll. « Bibliothèque d'histoire rurale », 1999, 319 p.

13. POITRINEAU (Abel), *Remues d'hommes : essai sur les migrations montagnardes en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Aubier Montaigne, coll. « Collection historique », 1982, 325 p. et plus récemment : POUSSOU (Jean-Pierre), « Les chemins de la migration », dans LANDRY (Yves), DICKINSON (John A.), PASLEAU (Suzy) et al. (dir.), *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec, XVII^e-XX^e siècles*, Chabanel (Québec)/Louvain-la-Neuve, 1995, 287 p. (cf. p. 9-20).

14. POITRINEAU (Abel), *Remues d'hommes...*, op. cit., p. 144.

15. ROSENTHAL (Paul-André), *Les Sentiers invisibles : espace, familles et migrations dans la France du XIX^e siècle*, Paris, EHESS, 1999, 255 p.

16. BELMONT (Alain), *Des Ateliers au village. Les artisans ruraux en Dauphiné sous l'Ancien régime*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1998, t. 1 : 198 p., t. 2 : 309 p.

activités, artisanat et agriculture, n'est pas mentionné. On peut évoquer aussi les travaux qui ont été faits sur la manufacture dispersée d'Ancien Régime¹⁷ et surtout sur la protoindustrialisation ; on y trouve des analyses très complexes des formes des activités artisanales et du passage à l'activité industrielle, mais le versant rural de la pluriactivité y est systématiquement ignoré.

Au total, le bilan que l'on peut faire des travaux d'histoire rurale se compose de deux volets. D'une part, on ne peut pas dire que la pluriactivité y soit réellement étudiée car on ne trouve, pour ainsi dire, pas de descriptions portants à la fois sur l'activité artisanale et sur l'activité rurale des populations. Mais, inversement, beaucoup d'auteurs évoquent ou permettent d'imaginer la pluriactivité rurale ; on peut donc dire que l'on a une bonne connaissance des activités artisanales effectuées par des ruraux.

Typologie du phénomène

Qu'il s'agisse du Nord industriel, des montagnes, de l'Ouest textile (mais l'activité textile est loin de se limiter à l'Ouest de la France), nulle région n'est vraiment étrangère au phénomène. Les productions sont très variées : tous les types de textile, la bonneterie, la serrurerie, le travail du bois puis du plastique, la petite métallurgie... mais aussi le travail dans les mines de charbon. Au-delà de cette diversité d'activité, on peut établir une typologie des pluriactifs.

La définition du concept de protoindustrialisation donne en grande partie le cadre dans lequel s'exerce cette pluriactivité rurale. Selon Pierre Deyon et Franklin Mendels, il y a protoindustrialisation si on peut constater la combinaison de ces trois phénomènes dans un même espace : 1- une industrie dont les débouchés sont extrarégionaux, 2- la participation de populations paysannes à cette production pour le marché, 3- l'association d'exploitations fournissant des surplus commercialisables et d'exploitations trop petites dont la main d'œuvre cherche ailleurs des travaux et des ressources complémentaires¹⁸. Ceci n'épuise pas toutes les formes de la pluriactivité ; le travail artisanal ou simplement la réalisation de « journées » peut tout à fait exister sans que les exploitations agricoles produisent la matière première et même sans que l'activité rurale soit insuffisante ; inversement, elle peut s'accorder à une vraie agriculture de subsistance, faiblement monétarisée : elle fournit alors la part indispensable d'argent liquide.

Il existe plusieurs formes de combinaisons possibles de ces deux types d'activité, impliquant parfois des migrations saisonnières :

17. MARTIN (Jean), *Toiles de Bretagne. La manufacture de Quintin, Uzel et Loudéac, 1670-1830*, Rennes, PUR, 1998, 374 p.

18. DEYON (Pierre), MENDELS (Franklin), « Programme de la section A2 du huitième congrès d'histoire économique de Budapest. La proto-industrialisation : théorie et réalité », *Revue du Nord*, janvier-mars 1981, p. 11-19.

- vente au marché des surplus de la production familiale (*kaufsystem*) ou bien travail à domicile (*putting out system, ou verlagsystem*),
- travail en atelier, en usine, à la mine de certains agriculteurs,
- aides familiaux exerçant une activité d'appoint,
- travail agricole d'été et artisanat d'hiver,
- agriculteur louant ses bras ou ouvrier faisant des journées agricoles,
- principe de la double journée (l'usine et les champs).

Faut-il voir des stratégies dans ces différentes formes de pluriactivité? ou plus modestement chercher une typologie des contextes de la pluriactivité : ascension sociale? survie? recherche d'indépendance? Ceci amène à considérer la manière dont, historiquement, a été interprétée la question de la pluriactivité et à observer une évolution des manières de penser ce phénomène.

Les interprétations de la pluriactivité.

Un facteur d'ascension sociale?

Il s'agit ici d'un cas limite de pluriactivité – il serait plus juste de parler de double activité – qui est évoqué essentiellement par les historiens modernistes. La question est celle de l'évasion sociale par le haut : comment échappe-t-on, sous l'Ancien Régime, à la condition de paysan? La réponse passe souvent par l'exercice d'une double activité, dérivée de la première, impliquant à terme son abandon. C'est le cas par exemple du marchand-fermier des campagnes goubertiennes : il vend des grains, fait des stocks, profite toujours de la conjoncture en jouant soit sur les hauts prix soit sur les fortes quantités¹⁹. Il a été érigé en modèle (le coq de village) et il a pris, historiographiquement, une importance considérable. On peut aussi citer les *Juloded*, paysans-marchands de toile de la Bretagne²⁰ ou bien le paysan fermier de droits seigneuriaux que l'on rencontre en Île-de-France²¹ et qui collecte et vend les grains. Son pouvoir économique s'accompagne d'un pouvoir de contrainte et ceci le rapproche des groupes dominants. On pourrait aussi citer tous les agriculteurs qui prennent à ferme plus de terres qu'ils peuvent en mettre en valeur et qui en sous-louent une partie, se donnant ainsi les plaisirs (et les revenus) du propriétaire qui vient prélever sa part au moment de la récolte²². Les exemples pourraient être multipliés. Mais

19. GOUBERT (Pierre), *Beauvais et le Beauvaisis dans les temps modernes*, Genève, Slatkine, 1977, 640 p.

20. ÉLÉGOËT (Louis), *Les Juloded : grandeur et décadence d'une caste paysanne en Basse-Bretagne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996, 290 p.

21. MORICEAU (Jean-Marc), *Les Fermiers de l'Île-de-France : l'ascension d'un patronat agricole, XV^e-XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, 1994, 1069 p.

22. ANTOINE (Annie), *Fiefs et villages du Bas-Maine au XVIII^e siècle*, Mayenne, Éditions Régionales de l'Ouest, 1994, 539 p.

dans tous ces cas, l'exercice d'une double activité est temporaire et prélude à l'abandon, à la génération suivante au plus tard, de l'activité agricole.

La pluriactivité de misère

La pauvreté à l'origine de la pluriactivité des sociétés rurales anciennes, telle est souvent l'explication qui est donnée des migrations rurales et même de la protoindustrialisation. Toute une tradition de la géographie rurale a reconnu l'existence de régions « défavorisées », caractérisées à la fois par la migration, l'exode et l'absence de spécialisation des individus qui ne pouvaient vivre d'un seul métier. C'est le cas des montagnes où les conditions climatiques font que l'activité agricole ne peut exister que pendant quelques mois de l'année, mais c'est aussi le cas de régions au sol peu fertile, enclavées, et dont l'urbanisation est peu importante. La pluriactivité y apparaît indissociable de la migration temporaire : les mêmes individus étant agriculteurs chez eux, artisans ou journaliers ailleurs. Pour Abel Poitrineau, les grandes migrations montagnardes de l'époque moderne, les « remues d'hommes », constituent « un palliatif à la pauvreté de masse²³ ». Pour Annie Moulin, ce sont encore les conditions naturelles et sociales qui, au XIX^e siècle, poussent les maçons de la Marche à migrer chaque année : ils vivent en effet dans une région de « toute petite propriété paysanne très morcelée », « une terre de misère », pratiquant « une agriculture vivrière qui peine à produire des céréales²⁴ ».

Réponse à la pauvreté structurelle de certaines régions, la pluriactivité est aussi souvent pensée comme la conséquence de la rupture d'un ordre ancien des campagnes : la croissance démographique entraîne la surpopulation et la terre ne suffit plus à nourrir la population. Deux éclairages sont alors susceptibles d'être portés sur la pluriactivité : une étape qui retarde temporairement l'exode rural et la disparition d'un mode de vie traditionnel ; une étape dans le processus qui mène au développement de l'industrie contemporaine. C'est cette analyse qui prévaut dans l'ouvrage d'Alain Dewerpe sur la formation du « triangle industriel » de l'Italie du Nord au cours du XIX^e siècle²⁵. « À l'origine était la pauvreté des masses rurales. La paupérisation en Italie septentrionale signale en effet les limites à l'intérieur desquelles la protoindustrialisation est d'abord imposée aux populations rurales par la dure nécessité²⁶. » Le grand intérêt de cet ouvrage est qu'il montre l'intégration existant entre les facteurs sociaux, économiques et démographiques, ce qu'il appelle « l'efficacité du rapport com-

23. POITRINEAU (Abel), *Remues d'hommes...*, *op. cit.*, p. 112.

24. MOULIN (Annie), *Les Maçons de la Creuse, les origines du mouvement*, Clermont-Ferrand, Publication de l'Institut d'Études du Massif central, 1994, x-564 p. [première édition : 1986].

25. DEWERPE (Alain), *L'Industrie aux champs : essai sur la proto-industrialisation en Italie du Nord, 1800-1880*, Rome : École française de Rome ; Paris, diffusion de Boccard, 1985, xxxv-543 p.

26. *Ibid.*, p. 191.

munauté familiale/tissu productif²⁷ ». La densité croissante de la population nécessite le recours à des formules d'appoint d'accroissement du revenu des communautés : « Face à la surcharge des campagnes, les communautés rurales recourent à la multiplication de cultures fournissant les matières premières de la protoindustrie, d'autant plus facilement qu'elles rencontrent alors les impulsions de propriétaires intéressés à accroître à travers elles leur rente²⁸. » La soie devient alors à la fois la production mais aussi la matière première qui permet d'accroître les ressources des communautés rurales. Les propriétaires, qui sont intéressés à cette affaire, développent au cours du XVIII^e siècle un système mixte dit *fitto misto a grano* : un loyer en céréales pour la terre, un loyer en argent pour la maison et le partage à moitié (*a mezzadria*) des cocons de soie. Le propriétaire développe alors ce que Alain Dewerpe appelle une « stratégie du ver » : il confie au colon une certaine quantité de vers à soie à élever, proportionnelle à la quantité de feuilles de mûriers produite et à la force de travail familial. Le système implique en même temps une surpopulation latente des campagnes pour élever les vers et le développement du tissage de la soie pour occuper cette population. C'est ce système qui est à la base de la protoindustrie (travail de la soie dans le cadre du *verlagssystem* : production à domicile sur commission des marchands-fabricants). On voit dans cet exemple que c'est sur le binôme pauvreté/surpopulation que se construit la protoindustrialisation. Celle-ci repose sur la pluriactivité des familles de colons qui produisent des céréales pour se nourrir, des cocons pour les vendre et dont les femmes et les enfants font le travail de la soie. Le système « dure » jusqu'à la fin du XIX^e siècle quand de nouveaux modèles de production apparaissent : le *factory system* condamne l'industrialisation rurale et la population excédentaire n'a alors d'autre issue que le départ vers la ville. On observe ici que la protoindustrialisation a facilité l'industrialisation ultérieure de l'Italie du Nord, mais que, auparavant, elle a permis le maintien à la campagne d'une population que les seules activités rurales n'auraient pas suffi à nourrir et à employer. À ce titre, la protoindustrialisation rurale fait figure de refuge pour les valeurs de la société traditionnelle menacées par la ville et l'usine. Bien qu'issue d'une situation de pauvreté originelle, la pluriactivité prend alors une connotation positive. C'est ce dont se fait l'écho toute une littérature hostile à l'industrialisation au XIX^e siècle : la campagne y est présentée comme le refuge des valeurs morales considérées comme traditionnelles.

À l'inverse, toute une tradition historique reconnaît implicitement l'idée d'un progrès continu des sociétés rurales : les paysans améliorent leurs conditions de vie quand l'agriculture se modernise. L'agriculteur des

27. *Ibid.*, p. 109.

28. *Ibid.*, p. 207.

périodes anciennes serait fondamentalement un pluriactif qui ne se spécialiserait que progressivement, tandis que se développent les moyens de communication et les circuits commerciaux et quand évoluent les représentations qu'il se fait de son métier. Le sens de l'évolution va vers la spécialisation (du paysan à l'agriculteur) et la pluriactivité est interprétée comme le contraire de la spécialisation. Comme la polyculture, elle est liée au passé et à l'archaïsme. D'où cette vision souvent misérabiliste qui est donnée des paysans des époques anciennes : ce paysan non spécialisé a besoin d'argent car il doit payer des impôts et souvent un loyer, donc il loue ses bras ou pratique une activité secondaire pourvoyeuse d'argent. Cette tradition historiographique a été amorcée par Vauban²⁹ lorsqu'il a reconstitué le budget du manouvrier qui ne réussit à « attraper le bout de son année » que parce que sa femme manie la quenouille et parce que lui-même loue ses bras à autrui. Lorsque cette analyse est présentée comme une caractéristique générale des sociétés rurales anciennes, elle devient caricaturale et il est facile d'en démontrer le caractère simpliste. Le paysan d'Ancien Régime n'est pas poussé par la nécessité à être un bricoleur universel qui réparerait seul sa maison et ses outils : dans les inventaires après décès des paysans du Maine au XVIII^e siècle figurent des dettes montrant qu'il fait réparer son matériel et son habitation de même qu'il achète des produits alimentaires³⁰. L'autarcie qui nécessiterait de ne recourir à aucun service extérieur à l'exploitation n'est pas la règle générale. Mais, inversement, on observe que, dans certains cas, la pluriactivité est le fait des paysans les plus pauvres : dans la paroisse de L'Huisserie, à la fin du XVIII^e siècle, les closiers qui sont en même temps artisans et surtout tisserands ont les côtes de taille les plus faibles³¹. Ces quelques exemples montrent bien que la pluriactivité est parfois imposée par la misère mais qu'il n'y a pas là une fatalité qui s'appliquerait à tous les paysans des sociétés anciennes. Bref, il n'y a pas une mais plusieurs formes de pluriactivité qui reposent sur des niveaux de consentement différents (des stratégies?) de ceux qui l'exercent.

La pluriactivité triomphante

Plus récemment, on a redécouvert les vertus de la pluriactivité comme moyen de conserver des populations et des activités dans des espaces fortement désorganisés par l'exode rural et ses conséquences. On a déjà évoqué les enquêtes faites sur cette question à la demande des pouvoirs publics. On peut aussi citer des travaux récents de géographes spécialistes de l'amé-

29. VAUBAN (Sébastien Le Prestre), marquis de, *Projet d'une dixme royale...*, G. de Backer, Bruxelles, 1708, X-232 p. Édition récente : *La Dîme royale*, préface de E. LE ROY LADURIE, Imprimerie nationale, Paris, 1992, 293 p.

30. ANTOINE (Annie), *Fiefs et villages...*, *op. cit.*, p. 388-396.

31. *Ibid.*, p. 55-57.

nagement tel celui d'Anthony Simon sur les montagnes françaises³². Cet ouvrage évoque le devenir des espaces ruraux fragiles de montagne. Dans la plupart de ces régions, l'agriculture constitue encore une pièce essentielle du système économique actuel, faute d'activités de substitution. Cette agriculture précaire, généralement issue de petites structures paysannes, s'avère souvent insuffisante pour assurer l'équilibre financier des familles, d'où la nécessité de rechercher des ressources complémentaires. L'auteur retrouve alors les recettes classiques de la pluriactivité préconisée comme moyen de maintenir l'équilibre régional. On comprend donc l'intérêt que la pluriactivité a pris récemment aux yeux des pouvoirs politiques qui ont été amenés à y voir un moyen de sauvegarde pour des régions menacées.

Avec la redécouverte des vertus de la pluriactivité par les aménagés, les géographes, les politiques, une question essentielle se pose : la pluriactivité est-elle une option durable pour les régions rurales fragiles ? La question a été posée par Ronald Hubscher : « La pluriactivité est-elle l'expression d'une adaptation ou d'une résistance à la société englobante ? Permet-elle de "durer" ou incite-t-elle au départ ? Les réponses varient selon les époques et les lieux. Elle prouve ainsi sa plasticité, sa souplesse, sa capacité à s'adapter à des situations différentes qui expliquent le maintien d'une forme de travail séculaire³³. » On a vu que dans l'exemple de l'Italie du Nord, la pluriactivité n'a constitué qu'une étape avant l'exode rural qui est survenu à la fin du XIX^e siècle. La même observation peut être faite à partir du travail récent de Jean-Michel Minovez sur les Pré-Pyrénées centrales : une économie de type protoindustriel, textile essentiellement, dont la croissance se brise dans les premières décennies du XIX^e siècle³⁴.

On peut aussi trouver des exemples où la pluriactivité permet de conforter des positions rurales. Peut-on pour autant penser la pluriactivité en termes de stratégies paysannes ? C'est évidemment une idée à mettre à l'épreuve mais à ne pas appliquer de manière unilatérale sinon on fait la même erreur d'appréciation du phénomène qu'en l'interprétant systématiquement comme une réalité subie.

Au XIX^e siècle, la pluriactivité a parfois permis l'acquisition de la terre par les paysans. C'est l'analyse des usages de l'argent retiré de l'activité non agricole qui permet de mettre ce fait en lumière. La pluriactivité est alors vécue comme une stratégie d'indépendance³⁵. Certains auteurs montrent

32. SIMON (Anthony), *La Pluriactivité dans l'agriculture des montagnes françaises : un territoire, des hommes, une pratique*, Clermont-Ferrand, CERAMAC, 515-VIII p. Thèse d'université, Géographie, Clermont Ferrand, 2000.

33. GARRIER (Gilbert), HUBSCHER (Ronald), dir., *Entre faucilles et marteaux...*, op. cit., p. 10.

34. MINOVEZ (Jean Michel), *Dynamisme et atonie des Prépyrénées centrales et de leur avant-pays. De la protoindustrialisation à la pastoralisation dans le haut bassin de la Garonne vers 1661-vers 1914*, Thèse de doctorat d'histoire réalisé sous la direction de René Souriac, Toulouse 2, 1995.

35. HUBSCHER (Ronald), « Une nouvelle clé de lecture des sociétés rurales : l'exemple du Nord de la France », dans GARRIER (Gilbert), HUBSCHER (Ronald) (dir.), *Entre faucilles et marteaux...*, op. cit., p. 48.

que la pluriactivité a été parfois un moyen de s'enrichir. Didier Terrier signale le caractère ambivalent de la protoindustrialisation dans le Nord de la France³⁶. Là où la terre ne manque pas, on ne tisse pas. Mais là où la double activité est indispensable à la survie, il semble qu'elle génère des comportements que l'historien interprète en termes de stratégies d'ascension sociale. Au XVIII^e siècle, la protoindustrialisation a été une opportunité économique saisie par les plus habiles et les plus entreprenants des paysans pauvres pour s'assurer des conditions de vie meilleure et les possibilités d'une promotion sociale à l'intérieur du village. Mais ce n'est plus vrai au XIX^e siècle : gaziers et mulquiniers de Saint-Quentin, pris dans les mailles du *verlag-system*, se paupérisent progressivement.

Mais l'appréciation la plus largement positive qui est faite par des historiens de la pluriactivité rurale consiste à en faire l'explication de la réussite de la petite exploitation familiale. Cette question de la reproduction et de la compétitivité de la petite entreprise agricole dans la France du XIX^e et du début du XX^e siècle a été posée par Ronald Hubscher il y a maintenant près de vingt-cinq ans³⁷. Cet article donne pour la première fois une réelle conceptualisation de la notion de pluriactivité rurale. Rejetant l'idée que la réussite de la petite exploitation agricole jusqu'au début du XX^e siècle puisse s'expliquer précisément parce ce qu'elle serait archaïque, autarcique, marginale par rapport à l'économie de marché, il propose d'étudier sa capacité d'adaptation au marché dans une perspective micro-économique, « en terme d'économie des ménages plus qu'en terme d'économie de l'entreprise agricole³⁸ ». La seconde activité, qu'elle concerne le textile, le travail du bois ou celui du métal, qu'il s'agisse d'artisanat à domicile ou de travail en usine, qu'elle repose sur la double activité du chef de famille ou sur la spécialisation des tâches à l'intérieur du ménage, de la famille ou, plus largement, de l'exploitation, a pour conséquence d'intégrer l'exploitation dans le marché du travail et donc de l'irriguer en argent frais. Par ce biais, la petite entreprise est étroitement intégrée à l'économie globale et il est donc tentant d'interpréter cette pratique de la pluriactivité comme une stratégie plutôt que comme la conséquence subie d'une trop faible possibilité productive. La reproduction de la petite entreprise agricole tout au long du XIX^e siècle montre que la pluriactivité n'est pas seulement une réponse à l'inadéquation existant entre la taille de la famille et celle de l'exploitation mais qu'elle fait partie « d'une stratégie plus large destinée à procurer au ménage des flux réguliers de capitaux, source d'accumulation d'une épargne pour créer accroître, moderniser sinon reconstituer le patrimoine³⁹ ». Une

36. TERRIER (Didier), *Les deux Âges de la protoindustrie. Les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois (1730-1880)*, Paris, EHESS, 1996, 311 p.

37. HUBSCHER (Ronald), « La petite exploitation en France : reproduction et compétitivité (fin XIX^e siècle-début XX^e siècle) », *Annales Économie, Sociétés, Civilisations*, janv.-fév. 1985, p. 3-34.

38. *Ibid.*, p. 4.

39. *Ibid.*, p. 16.

telle interprétation correspond bien à une conceptualisation de la notion de pluriactivité rurale car cela revient à l'inscrire dans un environnement économique et social global. La pluriactivité n'est pas seulement celle d'un individu mais celle d'un groupe familial, elle ne se limite pas non plus à une exploitation, elle implique la prise en compte de l'économie globale.

L'application pratique de ce concept, c'est « la petite entreprise rurale triomphante » décrite par Jean-Luc Mayaud⁴⁰. La petite exploitation franc-comtoise est spécialisée tant pour ses productions agricoles qu'artisanales ; elle est orientée vers la commercialisation et elle s'adresse à un marché très disséminé car elle propose des produits qui ne sont pas courants ; elle suppose la pluriactivité de tous les membres de la famille et ses capacités d'adaptation reposent sur « le travail en plus » ou le travail en moins de chacun d'entre eux. Elle constitue ce que Jean-Luc Mayaud a choisi d'appeler « un modèle agro-industriel » matérialisé par la ferme-atelier qui se trouve « à l'interface de la culture paysanne, de la culture des métiers et de la culture capitaliste⁴¹ ».

Plus encore que le fait que la petite entreprise soit capable d'excellence et qu'un individu, même agriculteur, n'est pas assimilable à une seule activité, cet exemple nous montre à nouveau que la pluriactivité est une affaire familiale et que ce n'est que dans ce contexte qu'elle doit être interprétée. L'interprétation positive du phénomène passe par une analyse menée non plus au niveau des individus (ce que traite l'histoire sociale classique) mais enrichie des travaux des ethnologues qui ont été les premiers à travailler sur la famille plus que sur l'individu. Le travail des femmes est évidemment une composante essentielle de la pluriactivité comprise dans le cadre familial.

Pluriactivité et travail féminin

Des sources insuffisamment précises

« Rien n'est plus difficile à mesurer et même à saisir que l'activité professionnelle des femmes au XIX^e siècle » écrivent Claude Motte et Jean-Pierre Pelissier⁴². Cette remarque semble encore plus pertinente lorsque l'on s'intéresse au travail féminin en milieu agricole. Aucun ouvrage ne s'y attarde, celui de Louise Tilly et Joan Scott par exemple, *Les femmes, le travail et la société*, ne lui consacre que trois pages. La difficulté vient en partie des lacunes des sources. La plupart des études sur les professions s'appuient sur des sources normatives, les recensements par exemple, qui peuvent parfaitement

40. MAYAUD (Jean-Luc), *La petite exploitation rurale triomphante, France, XIX^e siècle*, Paris, Belin, 1999, 278 p.

41. *Ibid.*, p. 182.

42. MOTTE (Claude), PÉLISSIER (Jean-Pierre), « La binette, l'aiguille et le plumeau. Les mondes du travail au féminin », dans DUPAQUIER (Jacques), KESSLER (Denis) (dir.), *La société française au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1992, p. 238-343.

servir de base à une analyse des métiers exercés dans les campagnes à condition de ne pas vouloir y trouver les dénominations précises qui sont nécessaires lorsque l'on aborde l'étude de la pluriactivité. Celui de 1856, par exemple, ne retient que l'activité principale des individus. La pluriactivité exercée dans le cadre familial est souvent masquée : le recensement de 1851, le premier à rendre obligatoire la mention des doubles professions, précise que l'on ne doit indiquer, pour une femme, la profession de son mari que si elle concourt vraiment à son activité ; de plus les travaux exercés temporairement par l'homme ou la femme ne doivent pas être mentionnés. Celui de 1856 est encore moins précis puisqu'il classe « dans chaque profession non seulement le chef de famille mais encore toutes les personnes que sa profession fait vivre indirectement : sa famille, ses ouvriers, ses domestiques », ce qui explique en partie qu'au cours du XIX^e siècle le nombre de mères reconnues comme cultivatrices est multiplié par sept, celui des filles par quatre⁴³. À partir de 1876, les bulletins individuels rendent la profession des femmes plus visible, avec des limites toutefois car les obstacles demeurent variés : les nomenclatures utilisées ne reconnaissent pas les double-professions ; certaines années, l'activité des agricultrices est neutralisée et elles sont alors enregistrées comme ménagères⁴⁴ ; certaines activités comme la garde d'enfants, la couture à domicile ne sont pas déclarées d'une part par peur des contrôles fiscaux mais, d'une façon plus générale, du fait de la faible reconnaissance de l'identité professionnelle féminine.

On ne peut donc pas se fonder sur les données du recensement pour analyser l'activité féminine dans les campagnes, aussi des chercheurs ont-ils tenté de traquer des données plus précises dans d'autres sources. Claude Motte et Jean-Pierre Pelissier ont basé leur enquête sur les déclarations professionnelles portées sur les actes de mariage. Selon ces deux chercheurs, les déclarations qui, pour un même acte, concernent deux générations – les jeunes filles futures mariées et leurs mères – comportent une dimension « plus humaine » et plus juste, reflétant moins les valeurs idéologiques de la société que les recensements. Comme les intéressées signalent elles-mêmes leur profession à l'officier d'État civil, ces dernières sont précises et variées et des doubles mentions apparaissent : cultivatrice et rentière, cultivatrice et marchande de bestiaux, vigneronne et journalière, servante et cultivatrice, cabaretière et cultivatrice, etc. Les déclarations de mariage semblent donc être la source la plus adéquate pour connaître la variété des professions féminines voire une certaine forme de pluriactivité des ménages puisque les professions des parents des mariés sont indiquées. Mais elles ne permettent pas de détecter l'ensemble de la pluriactivité familiale : il est évident que certaines

43. *Ibid.*, p. 266.

44. Le recensement de 1891 précise que « la femme, lors même qu'elle aiderait effectivement son mari dans la profession devra être classée à la famille, à moins qu'elle n'ait elle-même une profession distincte ».

activités saisonnières par exemple, mais qui participent à nos yeux des formes de la pluriactivité rurale, ne peuvent pas être inscrites dans ce type de document. L'ensemble des lacunes documentaires montre qu'il est probablement vain de chercher à quantifier la part des femmes dans la pluriactivité agricole. On ne peut la percevoir qu'à la lecture d'autres documents – archives notariales, enquêtes sur les conditions de vie – qui, conjugués aux travaux des historiens ruralistes, nous ouvrent des pistes de réflexion sur la participation des femmes à la pluriactivité familiale.

Pluriactivité et division sexuée du travail.

Comment la pluriactivité participe-t-elle à la division sexuée du travail ? À première vue les rôles ne semblent pas interchangeables et dans les ménages agricoles le métier secondaire paraît souvent sexué. Ce sont les paysans qui se font maçons en Creuse ou marins en Bretagne, les femmes qui se font nourrices. Lorsque l'homme est occupé à l'extérieur (les exemples féminins sont beaucoup plus rares) l'autre membre du couple, aidé du reste de la famille s'occupe de l'exploitation, bousculant probablement la traditionnelle organisation sexuée des travaux agricoles. Mais d'autres exemples établissent une répartition à la fois complexe et variable. Dans son ouvrage sur « l'industrie aux champs », Michel Dewerpe, nous fait découvrir la protoindustrie italienne. Dans le secteur du lin et du chanvre, la filature est en totalité le fait des femmes et des enfants, dans la soie, le tirage est le fait des jeunes filles. Mais dans le secteur lainier qui exige plus de qualification pour le tissage, les tâches se répartissent entre les hommes et les femmes. Selon l'auteur, la forte présence des femmes et des enfants n'est pas à lire seulement comme la réponse à une forte demande d'emplois non qualifiés mais elle « est le produit de la gestion par la famille paysanne des possibilités d'emploi de ses membres » et la réponse à l'interdépendance de l'agriculture et de l'industrie dans les campagnes de la première moitié du XIX^e siècle. Par conséquent, il n'existe pas de règles univoques en ce qui concerne la division sexuelle du travail qui, « si elle relève toujours d'un partage sexuel n'est pas fixé une fois pour toutes et varie selon les zones et les branches et s'intègre dans une gestion globale à la fois des possibilités d'emploi et des rythmes de travail de la famille paysanne⁴⁵ ».

Mais, cette interchangeabilité que l'on remarque au XVIII^e siècle et au début du XIX^e dans les régions où s'installent les fabriques textiles ne se vérifie pas partout et d'autres exemples montrent que la pluriactivité peut reposer sur d'autres logiques. Dans les régions sans grande complémentarité entre les activités, la pluriactivité des exploitations se traduit par des migrations journalières ou saisonnières qui transforment une partie des ruraux

45. DEWERPE (Alain), *op. cit.*, p. 348.

en nomades. Quel est alors le rôle des femmes ? Peut-on répertorier des exemples de migrations féminines ? Si des femmes voyageant avec les moissonneurs ou les vigneronnes sont parfois évoquées, ces cas semblent cependant très rares. Les migrations concernent les hommes car la place des femmes est au foyer et à la ferme : lors des migrations saisonnières, elles assurent avec l'aide de la famille le maintien de l'exploitation se transformant probablement en agricultrices à temps plein

Au XVIII^e et au début du XIX^e siècle la pluriactivité féminine s'exerce dans le cadre de vie traditionnel : dans l'exploitation bien sûr, le tissage et le filage à domicile le prouvent, mais aussi dans les lieux proches. Dans les mines de Poullaouen par exemple, hommes et femmes allaient de façon saisonnière à la mine pour piler, cribler, laver le minerai. À la fin du XVIII^e siècle, la laverie de Poullaouen employait « 28 enfants au grille, 8 casseurs, 12 chercheurs, 16 cribleurs, 2 laveurs sur les caisses des vases, 40 laveuses sur les tables, 16 laveurs aux caisses du brocard⁴⁶ ». Chacun exerçait des tâches bien définies : les hommes au dégrossissage et au criblage qui exige de la force, les femmes au lavage sur table qui demande adresse et patience. Toutefois, cette perception de l'activité féminine hors du foyer paraît évoluer au cours du XIX^e et du début XX^e siècle.

Les évolutions du XX^e siècle

Les bretonnes qui s'occupaient traditionnellement des activités laitières des exploitations trouvent du travail dans les premières laiteries artisanales qui apparaissent autour de Rennes dans les années 1880. Certaines sont employées, d'autres obtiennent des postes d'encadrement⁴⁷, le reste de la famille s'occupant à la ferme. C'est probablement la première fois, en Ille-et-Vilaine, que l'augmentation des revenus d'une famille agricole passe par un travail stable et régulier hors du foyer des femmes ou, plutôt, des jeunes filles. Cette situation semble ne poser aucun problème : les institutions locales financent en partie la formation, aucun commentaire scandalisé ne figure dans les comptes rendus du conseil général, et personne ne dénonce le manque de connaissances techniques ou scientifiques des femmes ; au contraire leur savoir-faire, basé sur la tradition, est reconnu. Ces petites entreprises laitières, qui n'emploient le plus souvent qu'une dizaine de personnes et qui ont fréquemment une directrice, permettent de faire évoluer

46. GARÇON (Anne-Françoise), *Les Métaux non ferreux en France au XVIII^e et XIX^e siècle*, thèse de doctorat d'histoire, EHESS, vol. 1, 1995, p. 185-190.

47. Cette promotion était possible pour celles qui avaient suivi les cours de l'école de laiterie de Coëtlogon. Voir : COCAUD (Martine), « L'avenir de Perrette. Les premiers établissements féminins d'agriculture : les écoles pratiques de laiteries », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 1999, 1, p. 121-135 ; SOUCHARD (Nadine), « Affaires de femmes affaires d'hommes : la production de lait », dans DHOMBRES (Jean) (dir.), *La Bretagne des savants et des ingénieurs*, Rennes, Ouest-France, 1999, 543 p.

les modes de production sans que l'on remette en cause ce qui est perçu comme « une affaire de femmes ».

Mais à partir des années trente, la régression des activités féminines dans les laiteries est nette : les femmes disparaissent des postes d'encadrement pour rejoindre dans un premier temps les postes de conditionnement qu'elles abandonnent ensuite aux hommes. Dans les années 1950, la main d'œuvre féminine n'est plus qu'une main d'œuvre d'appoint qui travaille à temps partiel et qui a été totalement évincée des apprentissages techniques laitiers. En trente ans, la répartition des rôles hommes/femmes s'est donc inversée : dans les années vingt, les hommes sont aux champs et les femmes à la fabrique ; dans les années cinquante, les femmes sont à la ferme et les hommes à l'usine ; ils n'interviennent plus dans l'exploitation que le soir ou pour les gros travaux. Rien ne prouve que cette inversion trouve son origine dans la plus haute technicité des tâches demandées puisque le rapport des femmes à la technique n'était pas perçu de façon négative au début du siècle. Par contre, la croissance des grandes entreprises laitières crée les conditions d'une rupture plus importante. Elle entraîne le déclin des fabriques artisanales et familiales qui, par leur ressemblance avec un grand domaine agricole, correspondaient probablement beaucoup mieux aux représentations de la société rurale.

À partir des années vingt, le nombre des établissements se stabilise puis régresse alors que leurs effectifs croissent et se masculinisent. Les laiteries sont alors perçues comme des usines qui ne bénéficient plus de la proximité du domicile et n'appartiennent plus à la culture rurale. Cette évolution, conjuguée avec le contexte idéologique favorable à la ménagère et à la vie de famille, permet aux directeurs de renvoyer les femmes à leur foyer « en leur interdisant de travailler plus de cinq jours par semaine, car elles devaient être au moins une journée chez elles pour faire le ménage⁴⁸ ».

L'entre-deux-guerres ne marque pas la fin de la pluriactivité dans les exploitations, ni même celle de la diversification des tâches des fermières, mais elle les modifie. D'une part, des années trente aux années soixante-dix, la pluriactivité dans les fermes avance en partie masquée quand elle fait intervenir des femmes : ces dernières exercent des travaux de couture, de lavage, de garde d'enfants, elles donnent « un coup de main » à droite ou à gauche mais elles ne le déclarent pas et le reconnaissent mal lorsqu'elles sont interrogées. D'autre part, les activités secondaires en milieu rural s'exercent le plus souvent en usine, ce sont alors les hommes, voire les jeunes filles qui fournissent la main d'œuvre ; les femmes, qui n'ont toutefois pas le statut de chef d'exploitation, restent à la ferme et sont relayées le soir et le week-end par les hommes. Cette évolution est d'autant plus nette que le

48. Propos d'employés de la laiterie de Combourg cité par JOSSUET (B.), *Le développement de l'industrie laitière en Ille-et-Vilaine, 1885-1945*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université Rennes 2, 1988.

modèle de l'exploitation à deux unités de travail se propage dans les années 1960, bien soutenu par les syndicats qui refusent dans leur majorité de reconnaître la pluriactivité⁴⁹. Le changement apparaît au milieu années quatre-vingt : de nombreuses usines rurales disparaissent, les petites exploitations se font plus rares, et devant ces changements des jeunes couples d'exploitants prônent, une pluriactivité de complément reconnue et soutenue par l'État et organisée dans le cadre d'associations, qui se traduit fréquemment par le travail des femmes soit à l'extérieur soit dans le cadre de l'exploitation.

Au terme de cette étude, il apparaît bien que si la pluriactivité n'a pas fait l'objet d'études spécifiques ou de synthèses de la part des historiens des sociétés rurales, le phénomène est cependant assez bien connu. On sait que l'activité agricole était compatible avec de nombreux autres métiers et on connaît assez bien ces autres métiers. Mais ce que l'on connaît moins ce sont les caractéristiques de l'activité agricole quand elle est pratiquée comme second métier. Les historiens ruralistes ont toujours préféré les « vrais » agriculteurs et le versant agricole de l'activité des pluriactifs n'a pas vraiment été étudié. Les historiens de la protoindustrialisation n'ont pas non plus accordé beaucoup d'attention à ces activités agricoles complémentaires. Le phénomène de la pluriactivité a le plus souvent été pensé de façon trop étroite. L'attention récente portée à l'histoire du genre, tout comme les enquêtes publiques et les travaux de sociologie rurale montrent que c'est beaucoup plus en termes de stratégie familiale qu'en termes individuels que cette question se pose actuellement. Il est vraisemblable que ceci puisse constituer une nouvelle piste à suivre par les historiens des sociétés rurales et des sociétés littorales.

Bibliographie

AGULHON (Maurice), DÉSSERT (Gabriel), SPECKLIN (Robert), *Apogée et crise de la civilisation paysanne : de 1789 à 1914*, t. 3 de *Histoire de la France rurale*, DUBY (Georges), WALLON (Armand) (dir.), Paris, Seuil, 1992, 560 p.

Aux origines de la révolution industrielle, numéro spécial de la *Revue du Nord*, t. 68, n° 248, janvier-mars 1981, p. 5-252.

BELMONT (Alain), *Des Ateliers au village. Les artisans ruraux en Dauphiné sous l'Ancien régime*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1998, t. 1 : 198 p., t. 2 : 309 p.

49. GUESLIN (André), « Du rejet à la tolérance : les pluriactifs face à la profession (années 1960-1980) », dans GARRIER (Gilbert), HUBSCHER (Ronald) (dir.), *Entre faucilles et marteaux...*, *op. cit.*, p. 201-233.

- BENOIST (Serge), « Paysans et protoindustrie en Bourgogne du Nord à l'époque moderne », *Histoire et Sociétés Rurales*, 5, 1996, p. 131-144.
- CAILLY (Claude), *Mutations d'un espace protoindustriel : le Perche aux XVIII^e-XIX^e siècles*, Fédération des Amis du Perche, 1993, 742 p.
- CHAPLAIN (Jean-Michel), *L'Organisation spatiale de la production textile en France pendant la période de « protoindustrialisation » (1660-1840) : exemples empruntés aux trois villes de Louviers, Abbeville et Roubaix*, thèse de 3^e cycle, Urbanisme et dynamique de l'espace, Paris 8, 1980, 2 vol., 628 et 253 p. dactyl.
- CLOUT (Hugh Donald), *L'Évolution de la France rurale, 1815-1914 : essai de géographie historique*, thèse de géographie, Paris 1, 1983, 2 vol., 319 p. dactyl.
- CORBIN (Alain), « Migrations temporaires et société rurale au XIX^e siècle : le cas du Limousin », *Revue Historique*, oct.-déc. 1971, p. 293-334.
- CORNU (Pierre), *Une Économie rurale dans la débâcle : Cévenne vivaraise, 1852-1892*, Paris, Larousse, Collection « Jeunes talents », 1993, 189 p. [Mémoire de maîtrise d'histoire, Lyon 2, 1991].
- DÉSERT (Gabriel), *Les Paysans du Calvados, 1815-1895 : une société rurale au XIX^e siècle*, Lille, Atelier reprod. des thèses, Univ. Lille 3, 1975, 3 vol. : 1-508 p., 509-836 p., 837-1247 p. [thèse, Lettres, Paris, 1971].
- DEWERPE (Alain), *L'Industrie aux champs : essai sur la protoindustrialisation en Italie du Nord, 1800-1880*, Rome, École française de Rome ; Paris, diffusion de Boccard, 1985, xxxv-543 p. [thèse 3^e cycle, EHESS, 1982].
- DEYON (Pierre), *La Protoindustrialisation : théorie et réalité*, actes du colloque de Budapest, août 1982, *Revue du Nord*, 248, janvier-mars 1981, 308 p.
- FARCY (Jean-Claude), *Les Paysans beaucerons au XIX^e siècle*, Chartres, Société archéologique d'Eure-et-Loir, 1989, 2 vol., 1 229-vi p.
- FAY-SALLOIS (Fanny), *Les Nourrices à Paris au XIX^e siècle*, Paris, Payot, 1980, 284 p.
- FONTAINE (Laurence), *Histoire du colportage en Europe (XV^e-XIX^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 1993, 334 p.
- GARDEN (Maurice), *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1970, 772 p. En particulier, chap. 4 et 5 : Les enfants en nourrice à la campagne : problèmes lyonnais et prise de conscience, p. 116-140.
- GARRIER (Gilbert), HUBSCHER (Ronald) (dir.), *Entre faucilles et marteaux : pluriactivité et stratégies paysannes*, Lyon/Paris, Presses universitaires de Lyon/éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1988, 242 p.
- GAVIGNAUD-FONTAINE (Geneviève), *La Révolution rurale dans la France : XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1998, 223 p.
- GUICHONNET (Paul), « L'émigration saisonnière en Faucigny pendant la première moitié du XIX^e siècle, 1783-1860 », *Revue de Géographie Alpine*, 1945, p. 465-534.
- HUBSCHER (Ronald), *L'agriculture et la société rurale dans le Pas-de-Calais : du milieu du XIX^e siècle à 1914*, Arras, Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais, 1979-1980, 2 vol., 964 p. [thèse, Lettres, Paris IV, 1978].

- , « La petite exploitation en France : reproduction et compétitivité (fin XIX^e siècle-début XX^e siècle) », *Annales Économie, Sociétés, Civilisations*, janv. 1985, p. 3-34.
- HUBSCHER (Ronald), « Une nouvelle clé de lecture des sociétés rurales : l'exemple du Nord de la France », dans GARRIER (Gilbert), HUBSCHER (Ronald) (dir.), *Entre faucilles et marteaux : pluriactivité et stratégies paysannes*, Lyon/Paris, Presses universitaires de Lyon/éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1988, p. 33-57.
- KYUNG-KEUN KIM, *Le Vexin français de 1700 à 1850. I : La Production agricole ; II : Le développement du commerce et de l'artisanat*, 97 et 69 p., Mémoires de la Société historique et archéologique de Pontoise, du Val-d'Oise et du Vexin, LXXXI, 1998, et LXXXII, 1999.
- LEBOUTTE (René) (dir.), *Protoindustrialisation : recherches récentes et nouvelles perspectives : mélanges en souvenir de Franklin Mendels*, Genève, Droz, 1996, IV-320 p.
- MARTIN (Jean), *Toiles de Bretagne. La manufacture de Quintin, Uzel et Loudéac, 1670-1830*, Rennes, PUR, 1998, 374 p.
- MAYAUD (Jean-Luc), *La petite exploitation rurale triomphante, France, XIX^e siècle*, Paris, Belin, 1999, 278 p.
- MINOVEZ (Jean Michel), *Dynamisme et atonie des pré-Pyrénées centrales et de leur avant-pays. De la protoindustrialisation à la pastoralisation dans le haut bassin de la Garonne vers 1661-vers 1914*; doctorat d'histoire réalisé sous la direction de René SOURIAU, Toulouse 2, 1995.
- MOULIN (Annie), *Les Maçons de la Creuse, les origines du mouvement*, Clermont-Ferrand, Publication de l'Institut d'Études du massif Central, 1994, x-564 p. (première édition : 1986).
- MOULIN (Annie), *Les Paysans dans la société française : de la Révolution à nos jours*, Paris, Seuil, 1992, 316 p.
- PIGENET (Michel), « *Ouvriers, paysans nous sommes...* ». *Les bûcherons du centre de la France au tournant du siècle*, Paris, L'Harmattan, 1993, 299 p.
- PINCHEMEL (Philippe), *Structures sociales et dépopulation rurale dans les campagnes picardes de 1836 à 1936*, Paris, A. Colin, 1957, 233 p. (thèse compl., Lettres, Paris, 1952).
- POITOU (Christian), *Paysans de Sologne : le travail de la terre au XIX^e siècle*, Paris, Royer, 1999, 345 p.
- POITRINEAU (Abel), *Remues d'hommes : essai sur les migrations montagnardes en France au XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Aubier Montaigne, coll. « Collection historique », 1982, 325 p.
- RADEFF (Anne), *Du Café dans le chaudron. Économie globale d'Ancien Régime. Suisse occidentale, Franche-Comté et Savoie*, Lausanne, Société d'histoire de la Suisse Romande, 1996, 559 p.
- SIMON (Anthony), *La Pluriactivité dans l'agriculture des montagnes françaises : étude géographique*; thèse de géographie sous la direction de Christian Mignon, Université Blaise-Pascal (Clermont-Ferrand), 2000, 568 p.
- TERRIER (Didier), *Les deux Âges de la protoindustrie. Les tisserands du Cambrésis et du Saint-Quentinois (1730-1880)*, Paris, EHESS, 1996, 311 p.

- THOMAS (Jack), *Le Temps des foires. Foires et marchés dans le Midi toulousain de la fin de l'Ancien Régime à 1914*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1993, 407 p.
- WEBER (Eugen), *La Fin des terroirs : la modernisation de la France rurale : 1870-1914*, (trad. de l'anglais par Antoine Berman et Bernard Génès), Paris, Fayard, éditions Recherches, 1983, 839 p.
- WIRTH (Laurent), *Un Équilibre perdu. Évolution démographique, économique et sociale du monde paysan dans le Cantal au XIX^e siècle*, Clermont-Ferrand, Publications de l'Institut d'Études du Massif central, 1996, 384 p.

